

grand peintre—; les toiles signées Liepvre, LeGout-Gérard, Maxime Maufra, Prinnet, Paul Stock, le paysagiste Zuber, méritent plus que la mention hâtive que nous ne pouvons que leur consacrer en ce moment.

“La manicule” d’Ernest Chevalier qui a excité à un si haut degré la verve sarcastique de notre correspondant, est peut-être de dimension trop considérable pour un sujet d’aussi peu d’importance, mais la facture nous a semblé bonne. L’attitude de la dame ainsi “maniculée” est abandonnée, son expression un peu trop lascive, mais ceci ne compromet ni la technique, ni la science de l’artiste...

Nous avons remarqué aussi, outre “Le Penseur” de Rodin, un groupe en bronze de trois femmes, de Voulot, qui est vraiment admirable.

Quant aux bijoux de Lalique, ils sont merveilleux, tout simplement.

Si l’on peut regretter, en général, que l’Exposition actuelle ait été organisée au point de vue mercantile, il reste encore assez à admirer pour nous engager à l’indulgence envers ses médiocrités et ses faiblesses.

LA DIRECTRICE.

“Mal d’Académie”

Vous avez lu l’article du Dr Choquette, l’autre jour, dans “Le Canada”? Il s’intitule “Mal d’Académie” et réclame en faveur des Canadiens une Académie, laquelle pour ne pas être qualifiée de “Royale”, n’en sera pas moins glorieuse puisqu’elle sera “française”, et devra être considérée le summum de toutes les ambitions littéraires.

L’idée est bonne, presque géniale. Mais, est-elle condamnée à ne demeurer qu’un pavé de plus ajouté à tant d’autres recouvrant déjà le sol rocailleux des géhennes publiques?

Hélas! que j’en ai vu mourir de ces bonnes idées! pourrais-je écrire en parodiant le poète. Mourir, presque aussitôt nées et dans les meilleures conditions possibles!...

L’apathie de nos compatriotes est

si grande! Pourtant, n’en médisons pas trop. Il y a un réveil, je l’affirme, et mon âme prophétique ne se trompe pas quand elle prédit des jours moins obscurs à la littérature nationale.

Cette académie,—qui sait?—serait peut-être un des moyens qui contribuerait le plus à secouer la torpeur qui nous enveloppe. En tous cas, je me range absolument à l’opinion du Dr Choquette, et, c’est de toutes mes forces que je souhaite la venue de cet “homme politique clairvoyant” dont il est parlé au cours de son article, messie, tant désiré, qui aidera au développement et à l’encouragement des lettres canadiennes.

Cet “homme politique clairvoyant”—dont je suis si curieuse d’apprendre le nom—mérite l’expression laudative qui l’accompagne, s’il a compris, qu’en effet, la protection d’un homme d’État aux sciences et aux arts est encore ce qui burine le mieux un nom sur les tablettes immortelles de l’Histoire... Il y a longtemps que je l’ai dit et redit, jamais je ne me lasserai de le répéter.

Attendons donc avec confiance cette Académie promise. Le Dr Choquette demande qu’on lui donne des conseils relativement à l’organisation d’un corps aussi respectable qu’important? il en recevra, de tous les bords, de tous les côtés, je suis sûre, c’est besogne agréable, si peu coûteuse que celle de donner conseils!...

Mais, il est un point sur lequel j’aimerais à être éclairée. Cette coupole de l’avenir abritera-t-elle aussi des femmes?

L’inertie, l’insignifiance de l’Académie Royale démontrent ce qu’est un corps sans l’âme féminine. Notre Académie future tombera-t-elle dans la même faute?

FRANÇOISE.

Pensée caniculaire d’un gargotier:

—C’est bizarre: si l’on veut conserver du poisson, il se gâte, et si l’on ne gâte pas ses clients, on ne les conserve pas.

—Il ne se conduit pas bien envers sa femme.

—Que fait-il donc?

—Il rajeunit de jour en jour.

LE TERROIR

Bienvenue à la nouvelle revue publiée par l’École Littéraire! D’un joli format, d’une toilette élégante et sobre, d’une moëlle littéraire riche et abondante, telle est la publication nouvelle d’une élite parmi nos poètes et nos littérateurs canadiens. Je la salue avec enthousiasme et lui souhaite des jours et des œuvres aussi nombreux que les grains de sable de nos larges grèves...

Voici en quels termes Charles Gill, chargé de présenter au public “Le Terroir”, s’exprime, au début de son premier-Montréal:

Nous venions de quitter Tadoussac. Le navire nous emportait entre les montagnes gigantesques du Saguenay. La nuit tombait. Mon ami le peintre X... et moi, nous étions là, muets devant la beauté, en compagnie d’un vieux diplomate anglais dont nous avions fait la connaissance le matin même. Nous ne nous étions guère laissés depuis le Cap Tourmente. Au défilé des merveilles de la côte nord, il avait eu recours à notre connaissance du pays; et autant que le plaisir de lui être agréables, le charme de sa parole élégante et profonde nous avait retenus auprès de lui.

Cependant, l’ombre avait envahi les choses. Nous ne distinguions plus qu’une muraille démesurée dont la cime inégale se profilait, noire sur fond d’étoiles, qui nous entourait de toute part, et à laquelle notre course prêtait l’illusion d’un mouvement fantastique. “Quelle nature! quelle nature! m’écriai-je, ô Canada! tes fleuves te font pardonner tes hommes!” Ce cri m’échappa presque à mon insu: j’avais oublié l’étranger. Je réparais tant bien que mal l’impression qu’il en dut éprouver, quand mon ami m’interrompant: “Épargne-nous! ne me gâte pas ma nuit de Saguenay par un discours de fête nationale. Tenez, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le diplomate, tout à l’heure, au dessert, quand vous avez manifesté votre étonnement de n’avoir pu saisir l’âme canadienne, j’ai été tenté de vous répondre, mais je me suis tu: trop d’étrangers m’auraient entendu, et aussi trop de superficiels à qui il est inutile de confier des vérités. J’ai été tenté de vous répondre: “Vous n’avez pas saisi l’âme canadienne, parce que le Canada n’a pas d’âme”.

Ceci fut dit sans émotion, d’une voix glacée; les terribles syllabes, bien scandées, frappèrent nos oreilles, et le vent de la nuit les emporta...

Je comprends les impressions décourageantes du peintre X, mais je suis d’avis que son pessimisme l’emporte trop loin.